

Ellie d'Yckgirl

IGNOMINIEUSES

TRAVELOTTES

Ignominieuses Travelottes

Ignominieuses Travelottes est un recueil de nouvelles centrées sur le thème de la transidentité féminine.

Pour changer un peu de la représentation classique de la trans dans la fiction — victime idéale ou monstre horrible, mais dont il est absolument inenvisageable qu'elle ne meurt pas avant la fin de l'histoire — ces textes, qui vont de la fantasy à la science-fiction en passant par le «simplement irréaliste», essaient avec plus ou moins de succès de présenter des filles trans qui ne se résument pas à être trans, qui ne se laissent pas faire, sont parfois rebelles, parfois méchantes, et souvent en colère.

Au sommaire :

Pas une vraie fême

Rencontre du troisième genre

Joyeux Noël hétérosexiste

On passe mieux en étant à l'aise

Chez le psy

Mais

Dans le bon genre

Putain de bonne soirée

L'infiltrée

Qualités essentielles



Glossaire

Bien que les nouvelles qui suivent ne font pas un recours démesuré à un vocabulaire spécifique trans, voici quelques définitions personnelles qui peuvent toujours être utiles :

Une personne **trans** est une personne qui ne vit plus dans le genre qui lui a été assigné à la naissance.

Une personne **cis** ou **cisgenre** est une personne qui a toujours vécu dans le même genre. Souvent aussi appelées personnes «normales» par les concernées, en opposition aux personnes trans, vues comme plutôt «chelous». On dit aussi souvent **bio**, mais je n'ai jamais compris pourquoi les personnes trans étaient moins censées l'être.

Une **fille trans** (ou une **femme trans**, ou une **transgirl**, etc., selon ce qu'elle préfère) est une fille qui, à la naissance, a été assignée dans le genre masculin (le médecin a dit : «c'est un garçon»). Aussi appelées **MF** (male-to-female) voire **M2F** pour les fans de SMS.

Un **garçon trans** (ou un **homme trans**, ou un **transboy**, etc.) est un garçon qui, à la naissance, a été assigné dans le genre féminin. Aussi appelés **FM** (female-to-male).

La **transidentité** désigne le fait d'être trans ou le sujet trans. Si on oublie le mot, on peut toujours utiliser **transitude**.

L'**identité de genre** est la façon dont une personne s'identifie à un genre, ou à aucun. Même si cela peut paraître surprenant, les personnes qui ne sont pas trans ont aussi une identité de genre, de même que les personnes hétérosexuelles ont aussi une orientation sexuelle.

La **transphobie** désigne l'oppression consistant à traiter les personnes trans de manière inférieure aux personnes cisgenres, notamment en ne respectant pas leur identité de genre. Cela dit, beaucoup de gens ne sont pas transphobes, puisqu'is/elles ont un-e ami-e trans.

Les **butches** et les **fems** sont des gouines se qui réapproprient respectivement des formes de masculinité et de féminité, en se jouant des normes de genre. Prononcer «boutche» (sauf à Arras où on dit «beutche») et «fâime». Parfois les fems aiment les butches et vice-versa : on parle alors de **relation butch-fem**. L'hétérosexualité a souvent été dénoncée par les féministes comme une imitation (sans saveur) de relation butch-fem.

Passer signifie être reconnu-e dans le genre désiré par d'autres personnes. Le terme **passing** désigne le fait de passer. En général, les personnes trans n'aiment pas qu'on parle d'elles en utilisant le mauvais genre, d'où l'expression : «ça passe ou ça casse».

La **transition** désigne, grosso-modo, le parcours trans où l'on est, au départ, considéré-e comme faisant partie d'un genre puis, à la fin, considéré-e comme faisant partie de l'autre (ou d'aucun). **Transitionner** signifie effectuer une transition. Ironiquement, il s'agit d'un verbe qui n'est pas transitif.



Et je suis, de l'autre, l'infâme anti-fâministe qui veut introduire un symbole de domination masculine fait de chair et de sang dans un espace réservé aux fâmes, parce que ce symbole, c'est comme le crucifix : je n'y crois pas.

Je suis, d'un côté, l'infâme gouine qui n'est pas juste devenue gouine parce qu'elle aimait les fâmes mais surtout, bien sûr, parce qu'elle détestait les hommes.

Et je suis en même temps, de l'autre, l'infâme travelotte qui vient «reproduire l'hétérosexualité» dans le havre lesbien pourtant déjà tellement menacé par les vibros, les godes-ceintures, le BDSM et les relations Butch/Fem.

Je suis infâme, comme les garçons manqués, qui ne sont pas non plus, apparemment, des fâmes réussies, comme les putes, qui refusent de reconnaître qu'elles sont plus aliénées que les vraies fâmes mariées, comme les soumises et dominantes, qui ont l'illusion de croire que le consentement peut tout justifier, comme les fems, qui n'ont jamais compris qu'il fallait prononcer «fâme», et comme tout un tas d'autre déviantes et tordues qui ne font rien comme il faut.

Et l'aspect le plus infâme dans tout ça, c'est encore de ne pas baisser la tête d'un air penaud en s'excusant : «désolée, je ne suis pas une vraie fâme, mais je vais faire un effort» ; mais au contraire de rester fière et de pisser - assis, debout, ou dans des positions plus originales - sur le patriarcat, l'hétérosexisme, le binarisme, les normes de genre mais aussi les normes de pseudo-émancipation, et, de manière plus général, sur tout ce qui nous enferme et tout ce qui nous «en-fâme».





Pas une vraie fême

On m'a souvent fait remarquer que je n'étais pas une vraie fême.

Non pas, voyez-vous, qu'être une vraie fême soit la revendication majeure de mon existence, mais il était manifestement nécessaire, préventivement, au cas où l'idée viendrait par malheur à me traverser l'esprit, de me faire bien comprendre que non, vraiment, ça n'allait pas le faire.

Il y a eu les psys, d'abord, qui ont commencé par m'assaillir de questions : «vous jouiez à la poupée, quand vous étiez enfant ?», «vous êtes attirée par les hommes ?», «vous faites pipi debout ou assis ?» et enfin, last but not least, «vous comptez vous faire opérer ?».

Ensuite, le verdict était clair et sans appel : vous n'êtes pas une fême, mon bon monsieur. Tout ce que vous pourrez devenir, si vous continuez comme ça, c'est une créature de la nuit.

Je me suis demandée ce qu'on voulait dire par là : est-ce que j'allais devenir une sorte de vampire moderne, qui doit se nourrir de sang de vierges la nuit pour avoir sa dose quotidienne d'estrogènes ? Et, si oui, allais-je encore pouvoir me refléter dans les miroirs pour mettre mon rouge à lèvres ?

Heureusement, face à la menace vampirique, les psys faisaient office de Dr. Van Helsing et me chassaient en brandissant, en guise de crucifix, le dégoûtant pénis que je ne voulais pas opérer.

Il est évident, en effet, qu'une vraie fême n'a pas de bite. Cela ne se limite cependant pas à cela, bien loin s'en faut, comme devait me l'enseigner un

certain nombre d'individus pleins de sagesse populaire. Il y a ainsi les postures qu'une vraie fême n'emploie pas, les mots qu'une vraie fême n'utilise pas, les bras d'honneurs qu'une vraie fême ne fait pas.

Même les gens les plus tolérants y mettaient leur grain de sel et me conseillaient de changer ma tenue, suggérant par exemple de me faire porter des vestes chics et des tailleurs jupes. Mais lorsque mon regard s'éclairait et que je disais qu'effectivement, ça irait bien avec mes rangers, on me regardait alors d'un air affligé.

Non, vraiment, ça n'allait pas le faire.

Il y a eu quelques féministes aussi, pour participer à mon éducation. Je n'étais pas une vraie fême, puisqu'on avait coché la case «M» à la naissance. On ne nait pas femme, on le devient, mais on ne peut manifestement devenir fême que si l'on est née de la bonne façon. Tous mes comportements dits «masculins» prouvaient alors que je n'étais pas assez fême pour être une fême, et tous ceux dits féminins prouvaient que j'étais vraiment trop fême pour être une fême. Allez comprendre.

En tout cas, face à tout ce beau monde chantant d'un si commun accord, j'ai dû me résigner et admettre qu'ils avaient raison.

Je ne suis pas une vraie fême.

Je ne suis pas une fême du tout.

Je suis l'inverse.

Je suis infâme.

Je suis d'un côté l'infâme féministe qui veut couper les mecs en tous petits morceaux.

Édito

Dans la fiction dominante, le monde des filles trans se divise en deux catégories : celles qui «passent» et celles qui ne «passent» pas.

Concernant la première catégorie, il convient cependant de signaler que le vocabulaire utilisé dans le milieu n'est pas «passer» mais «tromper sur la marchandise». En ce sens, le moment de l'histoire le plus important est celui où le héros (généralement mec et hétéro) réalise que la nana par laquelle il était attiré n'est pas une vraie fême®. Réaction de dégoût, où le héros part au minimum vomir.

La seconde catégorie donne lieu à des scénarios plus joyeux, de par son incapacité totale à être considérée comme autre chose que des «mecs en jupe» plutôt pathétiques, globalement inoffensifs mais fort ridicules. Un ressort pratique de certaines comédies, qui montrent à quel point il est hilarant qu'une personne avec une grosse voix et des épaules larges porte une jupe et veuille qu'on l'appelle «madame».

L'objectif de ces quelques nouvelles est de varier un peu et de donner une autre image des filles trans. Une image pas forcément très présentable ni, non plus, très représentative mais qui, en tout cas, pourra difficilement être pire que ce qui se fait d'ordinaire.

Ellie d'Yckgirl
elly@reveries.info

Informations

Les textes présentés ici ont été initialement publiés sur le blog *Rangers & Bas réville*, que l'on peut retrouver sur : <http://pink.reveries.info>

Cette brochure a été réalisée grâce au logiciel libre Scribus. Les illustrations ont été réalisées à l'aide d'Inkscape et The Gimp.

Les tâches de la couverture et des entêtes de page ont été réalisées grâce aux «bloody brushes» pour Gimp de Liron Tocker, disponibles sur <http://ladyorion.deviantart.com>

Cette brochure peut être copiée librement. Une version électronique est disponible à <http://reveries.info/travelottes>
Pour tout contact : elly@reveries.info

Sommaire

- 2 - Glossaire
- 4 - Qualités essentielles
- 5 - Joyeux Noël hétérosexiste
- 5 - On passe mieux en étant à l'aise
- 6 - Chez le psy
- 7 - Rencontre du troisième genre
- 11 - Dans le bon genre
- 13 - Putain de bonne soirée
- 15 - Mais
- 16 - L'infiltrée
- 18 - Pas une vraie fême



Qualités essentielles

Le prince Antoine de Mayr' tenait sa femme Carimall dans ses bras en entrant dans leur chambre.

C'était leur nuit de noces, et il admirait son épouse, magnifique dans sa robe à dentelle blanche qui avait coûté à elle seule une petite fortune. Ils se préparèrent à entrer dans une chambre de luxe d'un château royal pour « consommer le mariage » et Antoine était vraiment heureux.

Techniquement, il ne s'agissait pas vraiment d'une union d'amour : ils se mariaient uniquement pour rapprocher leurs deux familles. Pourtant, le jeune homme ne regrettrait absolument pas : Carimall était une des femmes les plus belles qu'il avait pu connaître, et il était fier qu'elle devienne sienne.

Au départ, elle n'avait pas véritablement partagé son enthousiasme et avait, à vrai dire, parlé de son futur mari en des mots plutôt crus, mais elle semblait s'être résignée depuis. Il le valait mieux, songea Antoine : ce n'était pas vraiment comme si elle avait le choix.

Il caressa les longs cheveux de sa femme, puis l'embrassa, sans paraître remarquer le peu d'entrain qu'elle y mettait.

Il s'allongea ensuite sur le lit à baldaquins et admira son épouse.

Carimall s'assit ensuite, lui tournant le dos, afin qu'il défasse les noeuds des lacets de sa robe.

« Hum », fit Antoine en laissant tomber son regard sur les draps d'une blancheur immaculée. « Il y a une chose dont on n'a pas parlé... »

— Oui ?

— Personnellement, je m'en moque un peu, mais c'est important pour mes parents. Tu sais, la cérémonie du drap, et...

— Oh.

— Du coup je me demandais... Est-ce que tu es vierge ?

— J'ai une bonne nouvelle », répondit joyusement Carimall en se levant pour retirer sa robe. Elle tournait toujours le dos à son mari. « Je suis vierge.

— Oh, bien.

— Cela dit, ajouta la jeune femme, j'ai aussi une mauvaise nouvelle. J'ai bien peur qu'il ne soit pas aisé de me déflorer.»

Antoine fronça les sourcils tandis que Carimall se retournait. Il constata alors avec surprise qu'elle avait entre les jambes ce qu'il ne s'était pas attendu à ce qu'une femme ait entre les jambes.

« Oh, lâcha-t-il.

— Cela dit, répéta Carimall, j'ai aussi une bonne nouvelle. »

Antoine releva les yeux vers son visage et vit sa femme sourire de toutes ses dents, dévoilant des canines de vampires.

« Je pense qu'il y a des chances qu'il y ait quand même du sang sur le drap. »



GRÂCE À MON HARNAIS,
PERSONNE NE SAIT
QUE JE SUIS
TRANSEXUELLE



première fois dans une manifestation, et plus exactement dans un cortège anarchiste. Elle se sent tout de suite appréciées mutuellement.

C'est quelque semaines plus tard, dans une soirée de soutien à des victimes de violence policière, qu'elles ont commencé à sortir ensemble.

Et ce soir, elles ont fait l'amour pour la première fois. Ça démarrait bien : Léna était partante pour se servir d'un harnais, ce qui plaisait bien à Anne, vu que sa précédente partenaire avait toujours refusé. Et puis, avant de se déshabiller, Léna lui a demandé d'un air timide si elle était au courant qu'elle était trans.

Évidemment, Anne était au courant : son amie était une militante qui assumait plutôt ouvertement ce qu'elle était. Toutes

les personnes qui la fréquentaient devaient plus ou moins savoir qu'elle était trans, de même que toutes les personnes qui la fréquentaient savaient qu'Anne était anarchiste.

C'est après coup que cette dernière a réalisé la tromperie.

Et maintenant, elle a des nausées lorsqu'elle regarde la fesse droite de la personne avec qui elle vient de coucher : et plus précisément, le tatouage qu'il y a dessus. Une faucille avec un matreau, et un «4» à l'intérieur, symbole de la Quatrième Internationale.

Anne vient de coucher avec une connasse de trotskyste.

Il y a vraiment de l'entrisme partout.



«fascistes» et « racistes ».
Quand je reviens devant ma bière, la télé parle d'une manifestation d'enseignants, et les fins commentateurs politiques du coin des privilèges de ces sales branleurs de fonctionnaires payés à ne rien faire.

Et puis, sans transition, le présentateur passe à la Gay Pride. Je hausse les épaules. Je trouve ça un peu nul de continuer à parler de « Gay Pride » alors que ça fait un bout de temps qu'on essaie de parler de Lesbiennes-Gays-Bi-Trans (et parfois des intersexes, mais pas souvent).
Mes voisins de comptoir, eux, parlent plutôt de « pédés ». Et puis rapidement de « pédophiles ». Quelqu'un lance un :

« J'ai des amis homos, mais... »
Le « j'ai des amis », c'est le même principe que « je n'ai rien contre » : un certain nombre de personnes voient ça comme une sorte de caution qui dédouanerait de tous les propos à gerber tenus dans le reste de la phrase.

« Le pire, c'est les travelots. Au moins, les homos qui font ça chez eux, discrètement... »
Et ça continue, dans la même veine. Ces types sont des champions. Ils confondent tout, ils mélangent tout, mais ils parlent comme s'ils étaient les plus au courant. Selon leur logique, les trans sont des

L'infiltrée

Anne regarde d'un air dégoûté Léna, la trans qui dort encore à côté d'elle, sur le même lit. Elle se sent sale en pensant qu'elle lui a fait l'amour juste avant de s'endormir. Le gode-ceinture qu'elles ont utilisé traîne encore négligemment à côté

homosexuels qui se travestissent en femme pour berner les hommes hétérosexuels.

Le type qui pue l'alcool a l'air d'avoir peur de se faire berner par un homosexuel qui se déguiserait en femme pour l'attirer dans un traquenard. À croire que non seulement les trans sont des homosexuels travestis trompeurs et fourbes, mais ont en plus développé une attirance malsaine pour les connards fascinants.

Perdue dans mon élucubration, je n'ai pas remarqué que tous leurs regards s'étaient tournés vers moi. Je me rends compte alors que mon verre a explosé entre mes doigts. Du sang coule un peu de ma paume. Je souris, et je retire lentement les morceaux.

« Je ne suis pas violente », dis-je.
Puis mon sourire s'agrandit. Des fois, ça m'arrive de sourire sincèrement, et que ça ait l'air gentil, mais, ces derniers temps, c'est devenu plutôt rare.

Là, j'arbore plutôt mon autre sourire, un poil plus méchant. Les gens se sentent moins à l'aise, quand ils le voient. Un jour, un fic m'a collé un outrage à agent à cause de ce sourire, et sans vouloir me vanter, je pense que c'était pas complètement immérité.

Souriante donc, j'ajoute en faisant craquer mes jointures :
« MAIS. »

du lit pour rappeler ce fait.
Anne a des nausées lorsqu'elle voit la preuve indéniable que la trans qui lui a menti sur ce qu'elle était.
Pourtant, leur relation avait bien commencé. Elle a rencontré Léna pour la

Le gros bonhomme rouge est descendu par la cheminée et s'est dirigé vers le sapin, dans une obscurité presque totale. Il n'y avait guère que la guirlande lumineuse clignotante pour éclairer la pièce. Moi, j'étais planquée dans l'ombre à l'autre bout de la salle, à moitié cachée derrière une étagère.

« Ho, ho, ho », il a fait en posant sa hotte et en fouillant les cadeaux.
J'ai fait trois pas vers lui ; il s'est retourné. J'ai levé mon flingue et je lui ai dit bonjour.

« Salut, Saint-ni-Cola.
— Ho, ho, ho. Ce n'est pas très sage. Tu ne vas pas avoir de cadeau cette année.
— Sans blague ?
— Je n'ai rien pour une petite fille, pour cette maison.

— Ha ! j'ai fait en m'approchant un peu plus. Ça m'étonne pas. J'ai pas toujours

On passe mieux en étant à l'aise

Assis l'un en face de l'autre à la petite table d'un café, l'homme et la femme discutaient. Ils parlaient de la notion que les personnes transgenres appellent *passing*, c'est-à-dire le fait d'être perçu dans le genre désiré.

George, le garçon, y arrivait sans problème, mais Mathilde était fréquemment appelée « monsieur ».
La serveuse ne fit pas exception à la règle lorsqu'elle leur apporta leur café. Cela fit soupirer la jeune trans.

« Pour passer, il faut être à l'aise, expliqua George. Les gens le sentent.
— Que dalle. Je suis à l'aise. »
Ils se disputèrent sur le sujet pendant

été une petite fille.

— Oh ! il a fait en comprenant soudain. Je dois avoir ton cadeau, alors. Pose ton arme.

— Mon cadeau, tu peux te le mettre où je pense. Avec tes emballages roses pour les filles et bleus pour les garçons. La voiture téléguidée pour le futur beauf et le faux fer à repasser pour la futur bobonne. Le G.I. Joe et la poupée Barbie. Le flingue et le service à dînette. C'est déjà assez pénible normalement, mais quand en plus tu te sens pas du bon genre, c'est carrément lourd.

— Ho, ho, ho. Alors c'est juste parce que les cadeaux n'allaient pas ?

— Y'en a qui vont », j'ai répliqué en appuyant sur la détente, ajoutant un gros flocon rouge sur le mur blanc qui se trouvait derrière le père Noël. « Le flingue, je crois que je vais le garder. »

quelques minutes, tout en avalant leur boisson.

« Je pense que c'est la voix, hasarda Mathilde. J'ai une voix de mec.

— C'est parce que t'es pas à l'aise.
— T'arrêtes de me casser les couilles avec ça ?

— Ça t'arrangerait bien, qu'on te casse les couilles, répliqua George en souriant.
— Je sais pas. Je crois que j'ai fini par m'y attacher. »

George termina son café, posa la tasse vide et tourna la tête à droite et à gauche.
« Bon, on y va ? demanda-t-il.

— D'acc », répondit simplement Mathilde.



Le couple se baissa de concert vers les sacs qu'ils avaient laissés à leurs pieds, sous la table. Puis ils se levèrent, chacun avec un pistolet à la main.

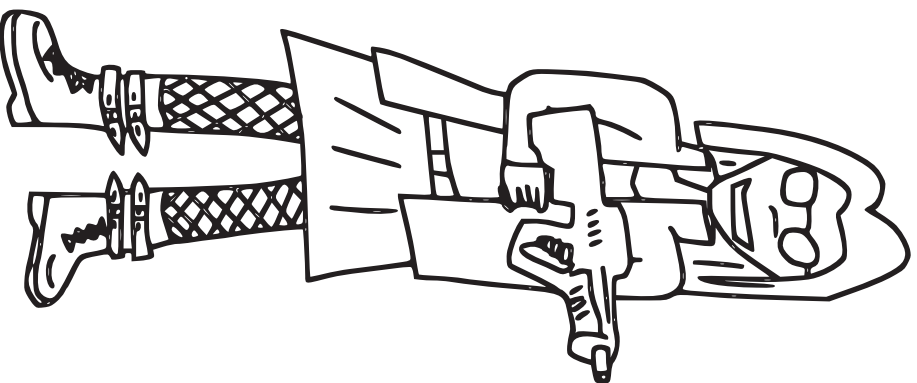
« Ceci est un putain de braquage ! gueula Mathilde. Le premier qui bouge se fait exploser la cervelle, pigé ? »

La peur se répandit comme une traînée de poudre sur le visage des clients et des serveurs. Une dame se mit à implorer :

« Je vous en prie, madame. Ne nous faites pas de mal. »

Le fait qu'elle l'ait appelée «madame» plut à Mathilde, qui arbora un sourire triomphant à destination de George.

« On passe mieux en étant à l'aise et armée qu'en étant juste à l'aise. »



Chez le psy

La psychiatre fit entrer son patient suivant. c'était un nouveau, qu'elle n'avait encore jamais vu. Il s'agissait à l'évidence d'un cas de transsexualisme homme-vers-femme ; manifestement le patient ne devait pas se travestir depuis longtemps, si l'on en jugeait par l'accoutrement hétéroclite.

Il portait une jupe plutôt courte et des

bas résilles, ce qui était habituel dans ce genre de cas ; en revanche les rangers et le blouson en jean usé ne faisaient pas vraiment féminin. Le pire était sans aucun doute le vernis sur les ongles qui semblait crier « pitié, achevez-moi ».

Il n'y avait pas besoin de discuter pendant des heures pour voir que cette personne n'était manifestement pas prête

ajouté Alys en se tournant vers moi avec un grand sourire, tandis que je remerciais silencieusement la déesse veuvegresse des camionneuses.

Voyant les deux types sortir quelque peu sonnés de leur voiture bousillée, et jugeant qu'il valait peut-être mieux ne pas rester dans le coin trop longtemps, j'ai entrepris de faire démarrer la moto.

Alys est ensuite montée derrière moi et

Mais

Il est vingt heures, et je suis au bar PMU d'un patelin paumé. Accoudée au comptoir, je mange un sandwich jambon-beurre en regardant distraitement la télé.

C'est le journal. Ça parle des résultats des matches de la coupe du monde.

« Ah », lance un des types à coté de moi, en m'envoyant un coup de coude dans les côtes. « On n'est pas folichons, cette année. »

Je ne mentionne pas le fait que je n'aime pas le foot, et que je n'ai absolument rien à carrer des résultats de notre équipe nationale. Il y a des endroits et des périodes où il vaut mieux éviter.

« Bah, renchérit un type rougeaud. Vu tous les noirs et les arabes qu'il y a, est-ce qu'on peut encore parler d'équipe de France ? »

Son voisin acquiesce avec la tête, l'air grave.

« Ouais. Attention, hein ? Je n'ai rien contre les immigrés, mais... »

Mais. Le mot qui veut tout dire. Lorsque quelqu'un commence par « je ne suis pas raciste » ou « je n'ai rien contre les noirs », on peut s'attendre au pire pour le reste de la phrase, parce qu'en général il y a un « mais ».

a placé ses mains d'une façon sensuelle autour de mon corps.

J'ai démarré, faisant vomir le moteur, pendant qu'elle faisait un dernier geste désobligeant aux connards en voiture.

C'était vraiment une putain de bonne soirée.

Là, ça n'y coupe pas. Les immigrés piquent les emplois des français de souche, explique le bonhomme.

Je baisse la tête, et je mange en silence, un peu honteuse. Je me trouve lâche, mais je n'ai pas envie de conflit. Pas ce soir. Pas ici.

À la télé, le sujet change, alors, par mimétisme, le sujet de conversation dans le PMU change aussi. Enfin, quand je dis changer, c'est une façon de parler, parce qu'il s'agit maintenant de parler des musulmans d'un aéroport interdits de travailler parce que soupçonnés d'être des islamistes. Il va sans dire que dans le bar, les commentaires nauséabonds continuent. Je vais aux toilettes, pas encore pour vomir, mais parce que ça me donnera quelques minutes de répit entre les remarques racistes.

Enfin, c'est ce que je crois, mais la porte des chiottes est pleine de graffitis anonymes encore pire que les commentaires à haute voix, du genre «Les arabes dehors », « À mort les bougnoules ». Là, je ne vois pas de raison d'être lâche, et je m'en donne à coeur joie avec mon marqueur pour remplacer «arabes» et « bougnoules » par



vers deux heures du matin.
Deux mecs dans une décapotable de bourge ont entrepris de nuire à notre bonne humeur lorsqu'on a atteint la bécane.

« Hé ! a lancé le conducteur, alors que la voiture ralentissait. Le bois de Boulogne, c'est pas par là ! »

Vu nos tenues vestimentaires respectives, j'ai imaginé que cette remarque était destinée à ma copine plutôt qu'à moi.

« C'est un mec ou une fille ? » a alors demandé le passager. Là, je n'étais plus trop sûre de savoir à qui il parlait.

« Qu'est-ce que ça peut te foutre, trou du cul ? » a répliqué Alys en lui faisant un doigt d'honneur.

Les types de la bagnole se sont mis à rigoler.

« C'est un travelo, a repris le premier mec à avoir parlé. Allez, sucez vous bien, les pédés. »

J'ai grogné. Qu'on me prenne pour un mec, à la rigueur, j'étais habituée, mais qu'on insinue que je pouvais envisager de coucher avec un, ça avait le don de m'énerver.

Cela dit, je n'ai rien eu le temps de répondre, vu que la voiture a redémarré, tandis qu'Alys levait les yeux au ciel..

« Pfff, ai-je soupiré. Il y a des jours, on regrette de ne pas avoir un flingue sur soi.

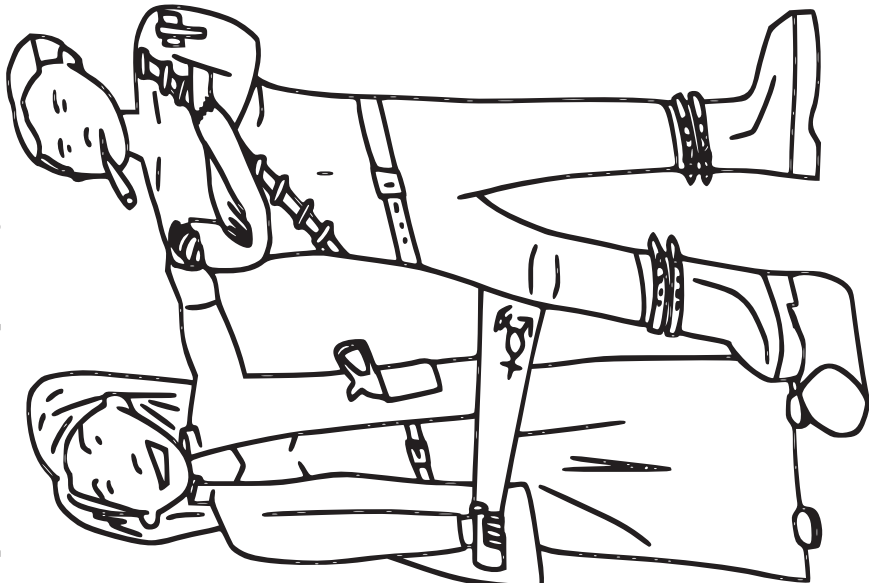
— La violence n'est pas toujours la seule solution, a répliqué ma camarade tandis que la voiture de trouduc approchait d'une intersection.

Elle a ensuite crié super fort quelque chose du genre « heeey ! », puis j'ai ouvert de grands yeux tandis qu'elle relevait sa jupe à destination des deux connards.

Manifestement, ça a distrait le conducteur, en tout cas suffisamment longtemps pour qu'il ne voit pas venir le camion qui arrivait à droite.

La décapotable est parvenue à l'éviter grâce à un gros coup de volant, mais uniquement pour mieux aller s'encaster dans un parcimètre.

« La mesquinerie, ça marche aussi », a



à s'engager dans un parcours de changement de sexe, mais un médecin peu scrupuleux avait manifestement déjà accepté de lui refaire les seins, ce que la psychiatre trouvait lamentable. Elle l'invita tout de même à s'asseoir.

« Je vous écoute.

— Eh bien, je ne sais pas trop comment dire...

— Allez-y directement. Je suis habituée.

— D'accord. Alors, on va dire que j'ai un pistolet sous ma jupe mais que je n'aime pas avoir à m'en servir. Je n'ai encore jamais eu l'occasion de tirer avec et je ne souhaite pas commencer. »

La psychiatre hocha la tête, un petit sourire aux lèvres.

« Ah, fit-elle. Vous commencez par une métaphore ?

— Hum », fit Alys, semblant réfléchir.

REFUSÉ-E-S PAR

LES PSYS

voici votre

ORDONNANCE



Puis elle posa son arme sur la table et arbora un sourire radieux.

« Techniquement, j'ai bien peur que non. »

Rencontre du troisième genre

Avec sa jupe courte en treillis noir, ses rangiers aux lacets rouges et ses bas résilles, la jeune trans qui se nommait Alys aurait encore presque pu passer inaperçue si elle n'avait pas brandi à la main un drapeau rouge et noir dont les couleurs allaient fort bien avec son t-shirt proclamant «Contre l'hétéropatriarcatisme».

Il n'est donc pas étonnant que quelqu'un finît par la remarquer. Alys trouva presque immédiatement qu'il s'agissait d'un vieux con, impression qui fut rapidement renforcée lorsqu'il commença par une remarque sur sa tenue vestimentaire avant d'enchaîner sur le fait que dans vingt ans elle comprendrait que les gesticulations gauchistes étaient inutiles et irréalistes.

Alys se contenta de s'écartier en lui faisant un bras d'honneur. Elle était en fait plutôt amusée.

Alors qu'elle rejoignait le rassemblement auquel elle se rendait, elle songea que celui qui croyait que dans vingt ans elle aurait viré à droite se mettait le doigt dans l'oeil, et de beaucoup.

Pourtant, il se trouvait qu'il avait raison.

Le rassemblement se passa bien jusqu'au moment où les choses dégénérent ; cela se déroule souvent de cette manière.

Ce fut d'abord un militant qui lanca une pierre vers les policiers bouclés et casqués. Plus tard des témoignages prétendraient qu'il s'agissait en réalité



d'un filic infiltré, mais rien ne pourrait être prouvé et cela n'a pas grande importance pour la suite de ce récit.

Toujours est il que les militants se trouverent rapidement enveloppés d'un nuage blanc lacrymogène et que les moins aguerris se dispersèrent en courant.

Alys, malgré son jeune âge, était habituée au gaz CS. Elle le supportait plutôt bien, si ce n'est que ça lui piquait les yeux, et en était même venue à apprécier son odeur. Elle était sans doute un peu masochiste sur les bords.

Elle ne l'était cependant pas au point de vouloir passer une soirée en garde à vue et se contenta de jeter une canette qui traînait par terre avant de s'écarter calmement. De toutes façons, le jeter de canettes était toujours décevant à cause de leur faible poids : à moins qu'elles ne soient remplies, mais c'était gâcher.

Alys réalisa alors que le blanc l'enveloppait maintenant complètement et qu'elle ne voyait plus rien à une distance supérieure à trois mètres. L'odeur aussi avait changé.

Elle aperçut un mur devant elle et décida de le suivre, pour réaliser qu'elle était à nouveau bloquée cinq mètres plus loin. Intriguée, elle examina la paroi quelques instants, ce qui fut rendu difficile par le brouillard de plus en plus épais. C'était un mur en métal, un peu rouillé.

Elle le suivit à son tour, tourna une nouvelle fois et réalisa qu'il n'y avait plus d'issue. Elle était cerclée de murs.

La réaction commune dans ce genre de circonstances est la peur, mais Alys était simplement perplexe. Elle sortit une cigarette de son sac et allait l'allumer lorsqu'elle vit que les parois s'étaient

manifestement rapprochés.

« Ça », fit-elle à haute voix, ce qui traduisait sa perplexité sus-mentionnée, « c'est chelou. »

Ensuite, une porte s'ouvrit dans la cloison métallique et la vapeur se dissipa.

Alys réalisa qu'elle était dorénavant dans une pièce mal éclairée de trois mètres sur trois. Il y avait un certain côté glaugue ; pas au sens de la couleur, puisque c'était plutôt rouge que verdâtre, mais du point de vue de l'ambiance.

Heureusement, Alys pouvait maintenant sortir et ne s'en priva pas.

La jeune femme tomba nez-à-nez avec un homme en costume-cravate qui avait entre trente et quarante ans et portait des lunettes de vue qui lui donnait un air encore plus sérieux. Il lui rappelait quelqu'un, mais elle ne voyait pas qui.

« Bonjour, Antoine, fit l'homme. Cette rencontre va te changer. Crois-moi. »

Alys fronça les sourcils et se demanda quelques instants comment il savait quel était son prénom de naissance.

« C'est Alys », répliqua-t-elle.

L'homme soupira. Il avait déjà eu cette discussion, des années plus tôt, sauf qu'il n'était pas du même côté.

« Écoute, expliqua-t-il, je sais que cela doit te sembler étrange. J'ai peu de temps, alors il faut que tu me fasses confiance. »

— Vu comment t'es sapé, ça m'étonnerait.

— Cela va te sembler fou, reprit le cravaté en ignorant la remarque, et je le sais parce qu'à moi ça m'a semblé fou, mais il faut que tu comprennes bien une chose. Je suis toi.

— T'as fumé quoi ?

— Laisse-moi te le prouver. Ton vrai nom c'est Antoine, pas Alys. Soit-dit en



aurait voulu s'en aller en faisant sauter des millions de tonnes de nitroglycérine. Elle aurait voulu se faire exploser la cervelle après avoir abattu tous ceux qui lui avaient refusé le droit d'exister. Ça aurait peut-être un tout petit peu équilibré les comptes ; au moins, elle ne serait pas partie seule.

Putain de bonne soirée

C'était une putain de bonne soirée.

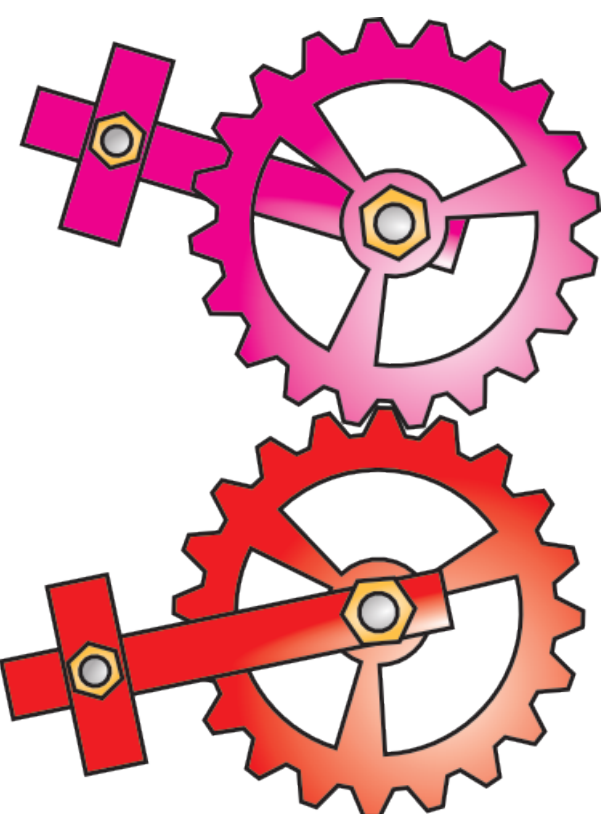
C'était la première qu'on passait toutes les deux, Alys et moi, depuis qu'on était ensemble. La soirée de la veille ne comptait pas, puisqu'on avait couché qu'au main. Toujours est-il qu'on venait de faire la tournée de quelques bars et qu'on était sur le point de rentrer se coucher. J'avais présenté Alys à mes copines gouines, qui s'étaient un peu

En faisant un petit rictus qui, dans la pénombre, pourrait peut-être passer pour un sourire aux yeux d'un observateur qui se trouverait là, Mathilde réalise qu'elle se trompe. La mort n'est pas sa seule amie.

Il y a la colère, aussi. Et elle, au moins, lui parle dans le bon genre.

moquées de nous en disant qu'on faisait vraiment le couple butch/fem caricatural, avec mon air de camionneuse mal dégrossie et sa façade hyper-féminine ; mais je les soupçonnais surtout d'être un peu jalouses.

J'y étais allée mollo sur l'alcool, sachant que je conduirais la moto pour rentrer, mais on était quand même plutôt joyeuses lorsqu'on s'est dirigées vers elle,





était grande et large d'épaules, et tout le monde savait que les femmes n'étaient ni grandes ni larges d'épaules. Ergo, elle était un homme, un travesti tout au plus.

Ce n'est pas exactement comme ça que le docteur avait formulé les choses, évidemment. Pour commencer, il avait parlé de Mathilde au masculin, en utilisant son prénom d'état-civil, parce qu'admettre que la transsexuelle était une femme, ça aurait été renforcer son délire. Mathilde, suivant à peu près le même raisonnement concernant le renforcement du délire, n'est jamais retournée voir le psychiatre en question.

Elle a, en revanche, entrepris d'aller directement voir un endocrinologue pour obtenir des hormones. Là encore, elle a essuyé un refus. Le médecin lui a fait subir un interrogatoire serré duquel il est ressorti que Mathilde ne se sentait vraiment femme « que » depuis l'adolescence.

Or, lui a rétorqué l'homme de savoir, cela voulait dire qu'elle n'était pas une vraie trans'. Une vraie transsexuelle, elle, se serait sentie femme depuis la naissance, ou tout du moins depuis l'âge de quatre ans. Grand maximum.

C'était assez drôle, quand elle y repense, que ce soit le psy qui parle de son physique et l'endocrinologue de l'aspect psychologique. Peut-être qu'ils auraient dû s'échanger leurs spécialités.

Toujours est-il que, dépitée par ses échecs successifs, Mathilde était allée chercher refuge dans les bras d'un ami auquel elle faisait confiance. Il était homosexuel et, s'était-elle dit, plus apte à comprendre les causes de son trouble. Là encore, elle s'était trompée. Il lui avait demandé, un peu surpris, pourquoi elle

refoulait son homosexualité, et avait continué à l'appeler « il » malgré toutes ses dénégations.

Ou peut-être que ça, c'était avant le psychiatre, et qu'elle confond avec le moment où ses amies féministes l'ont exclue d'une réunion non-mixte parce qu'elle avait un pénis. À l'heure actuelle, Mathilde ne sait plus trop. Elle a avalé une quantité non négligeable d'alcool et de drogues diverses qui font qu'elle mélange un peu tous ses souvenirs. Aucun n'est bien joyeux, de toutes façons, alors l'ordre, qu'est-ce que ça change ?

Maintenant, sa cigarette est presque terminée. Les pages de son passeport ont presque toutes été consommées. Comme sa vie.

L'heure approche. Mathilde est seule. Seule et désespérée. Elle n'a plus le courage d'essayer de se débattre à contre-courant, de se raccrocher à une chimère. La mort est sa seule amie ; elle, au moins, ne la rejettera pas.

Elle jette son mégot et laisse tomber ce qui reste de son passeport. Elle regarde s'éloigner le morceau de carton incandescent qui plane doucement. Elle n'a plus de papiers. Plus d'identité. Et bientôt plus de corps.

Elle a préparé ce moment depuis un certain temps. Elle pensait que l'alcool faciliterait les choses et qu'au terme de la soirée, et de sa vie, elle serait assez détendue et sereine pour se jeter dans le vide et échapper à ce monde qui l'a si violemment rejetée.

Elle se trompait. Ce n'est pas si facile. Elle réalise maintenant que ce n'est pas la façon dont elle aurait aimé partir. Elle



passant, tu orthographies Alys avec un Y qui fait ridicule. Tu ne l'as jamais dit à personne parce que tu n'as encore jamais écrit ce nom.

— Tu bosses aux R.G. ? » demanda la jeune femme en allumant la cigarette qu'elle avait sortie dans la pièce bizarre.

« Je te l'ai dit, je suis toi. Plus exactement, toi dans vingt ans. » Alys fronça les sourcils.

« J'ai pas vu de DeLorean, râilla-t-elle. — Les voyages dans le temps sont quelque chose de mal maîtrisés, expliqua l'homme. Je ne peux te parler que quelques minutes. Et je dois le faire parce que je l'ai déjà fait. Sauf que l'autre fois, j'étais à ta place. J'ai dit tout ce que tu as dit. Et tout ce que tu vas dire. — Alors je vais dire quoi ? — Rien que je ne puisse te dire, sinon tu ne le dirais plus. Et je ne peux évidemment pas me permettre de causer une faille dans l'espace-temps. — Ça existe vraiment, les paradoxes temporels ? — Oui. Tout ce qui m'est arrivé t'arriveras. Dans vingt ans, tu seras à ma place, en train d'essayer d'expliquer à un gosse travesti les subtilités du voyage dans le temps. — Et, euh, pourquoi ? — Parce que ça s'est déjà produit. — C'est pas un peu con, comme truc ? Je veux dire, au départ, le premier « nous » à remonter le temps, il a bien dû faire ça pour une raison ? — Il y a une raison à cela, admit l'encravaté. Cette rencontre va te faire changer d'avis sur un certain nombre de choses. Pas tout de suite, à terme. Pour commencer, tu réaliseras que quoiqu'il arrive, tu seras toujours un homme et que

préprendre le contraire te rend juste ridicule. Ouvre les yeux, tu ne seras jamais une femme. Tu n'auras jamais d'utérus, tu n'auras jamais de règles, tu... — Je vais quand même pas devenir si con ? » demanda Alys, qui n'aimait pas vraiment son autre soi et espérait qu'il s'agissait d'une sorte de cauchemar.

« Honnêtement, fit Antoine, cela va être un peu dur pour toi à admettre au début. Je le sais parce que j'ai eu du mal. Mais tu finiras par accepter que tu es trop intelligent pour gâcher ton talent pour t'agiter dans la rue et faire le travesti. — Mais... — On n'a plus beaucoup de temps. Je suis désolé, Antoine. Je sais que ce n'est pas facile. Mais tu verras... » L'homme hésita quelques secondes, puis arbora un petit sourire et posa son bras sur l'épaule de son autre Lui, ou son autre Elle, d'un geste paternel.

« Dans vingt ans, tu seras fier de ce que tu es devenu, d'avoir un rôle important et constructif dans cette société qui est loin d'être aussi mauvaise que tu ne te complais à l'imaginer. Crois-moi. — Mais... essaya de répliquer Alys, de plus en plus chamboulée. — Il faut y retourner, fit Antoine en la poussant doucement dans la pièce. Tu vas retourner à ton rassemblement et tu verras que j'ai raison. Au revoir. »

La porte se referma en coulisant devant elle. Elle pouvait voir son autre Soi à travers un hublot, qu'elle n'avait pas aperçu lors de son premier passage dans la pièce à cause de la fumée. La jeune femme avait les larmes aux yeux. Enfin, elle avait les larmes aux yeux depuis longtemps à cause du gaz lacrymogène, mais là, cela reflétait plus



ou moins son sentiment. Elle n'avait pas envie de finir comme ce qu'elle dénonçait. Mais d'un autre côté, une partie d'elle-même sentait bien que c'était inexorable. Le plus tôt elle l'accepterait, le mieux cela vaudrait pour elle.

Après tout, songea-t-elle tandis que de la fumée blanche commençait à se déverser dans la pièce via un tuyau qui arrivait du plafond, ce n'était finalement pas si mal d'être un homme important, si ? Et puis, elle ne pouvait pas lutter contre la causalité temporelle, si ? Après tout, la règle de la causalité était la plus fondamentale des règles, non ?

Hum, contre-balanga-t-elle en regardant le tuyau d'arrivée de la vapeur. D'un autre côté, on venait de lui dire qu'elle n'aurait jamais de règles.

Elle enleva les angles de sa botte droite avec un geste rageur, les arrachant pratiquement, retira sa godasse et la planta dans le tuyau d'arrivée dans un bond impressionnant.

Alors qu'elle obturait le tuyau, une douleur aiguë surgit dans son cerveau. Elle entendit un cri de douleur provenant de l'autre-côté de la pièce et qui devait être prononcée par son autre elle-même.

Ensuite, la douleur augmenta encore, jusqu'à un point où cela devint totalement insupportable.

Puis le monde explosa. La réalité parut se disloquer, des gros morceaux de mur s'écroulant en plaques de rouille. Le soleil illumina violemment la pièce alors qu'il y avait un toit quelques secondes plus tôt. La jeune femme se retrouva ensuite sous l'eau, emportée par un fort courant. Si elle n'avait pas fermée les yeux, elle aurait pu voir une espèce rare de reptile, à mi-chemin entre un

dinosaure et un poisson.

Ensuite, elle perdit connaissance.

Alys se réveilla trempée, allongée face contre terre dans la boue. Il pleuvait et elle grelotait. Elle avait toujours affreusement mal à la tête même si, par rapport à ce qu'elle avait subi avant de perdre conscience, c'était tout à fait supportable.

Elle tenta de se relever mais ne parvint qu'à se mettre à genoux. Elle était lessivée.

Au loin, malgré les nuages, elle pouvait voir un château-fort. Elle fronça les sourcils et se demanda si l'espace-temps n'avait trouvé que de l'envoyer en plein moyen-âge pour résoudre la crise qu'il traversait.

Un sentiment de désespoir l'envahit. Elle était seule, dans un monde dont elle ne connaissait rien, et qui ne connaissait absolument pas tout le confort auquel elle était tout de même plus ou moins habituée.

Puis elle se sentit au contraire étrangement bien. Son autre soi avait dit qu'elle se retrouverait au rassemblement et ça n'était manifestement pas le cas. Ce qui voulait dire qu'il s'était planté. Le futur n'était pas écrit.

Se sentant délicieusement libre, Alys parvint à se relever et se dirigea lentement mais sûrement à l'opposé du château. Elle ne connaissait rien, ou pas grand-chose, à ce monde ou à cette époque, mais elle n'avait pas envie de se retrouver face aux gens qui vivaient dans un tel endroit.

Alors qu'elle marchait, en clopinant un peu parce qu'il lui manquait une chaussure, elle réalisa cependant que son

aller-ego du futur avait tout de même raison sur un point : cette rencontre avait changé ses convictions.

Elle retira son tee-shirt et l'étala sur un rocher. Puis elle sortit un marqueur rouge d'une de ses poches, parce qu'une bonne militante se devait selon elle d'avoir toujours au moins un marqueur sur elle, raya une partie de l'inscription

Dans le bon genre

Mathilde ouvre son briquet zippo et sort un paquet de cigarettes de sa veste.

Plus qu'une seule, constate-t-elle. Ça tombe plutôt bien. Ça aurait été con de ne pas les terminer.

Elle l'allume et inspire une bouffée de tabac en profitant de la vue. Assise, les pieds dans le vide, sur le toit de l'immeuble, elle a un champ de vision relativement étendu. Ce n'est pas si élevé que ça : c'est seulement que les bâtiments alentours sont plutôt bas.

Mais il y a encore largement assez de hauteur pour qu'elle soit sûre de ne pas rater son coup.

Le peu de lune qu'il y a dans le ciel aurait pu donner une atmosphère qui aurait convenu à son sentiment intérieur ; mais les lumières de la ville viennent quelque peu gâcher cet effet. Ce n'est pas bien dramatique. Ça reste un bon soir pour mourir. À vrai dire, il n'y en a pas de mauvais.

Mathilde fouille à l'intérieur de son sac à main et en sort son passeport. Elle le regarde quelques instants, avec un sourire triste, puis elle allume le briquet et y met le feu.

Elle n'a pas l'impression que ce sont ses papiers qui sont en train de partir en

«capitalisme» et écrit quelques lettres au-dessous, avant de remettre le tee-shirt qui proclamait maintenant «Contre l'hétéropatriarféodanisme».

Parce que quand-même, souhaiter la destruction d'un système qui n'existant pas encore, cela aurait paru bizarre.

fumée. Ce n'est même pas son nom qui était inscrit dessus.

Elle a essayé de le faire changer, pourtant ; mais ça n'a pas fonctionné. Elle avait fait la demande devant un tribunal. Ça lui a coûté beaucoup de temps, et de l'argent, aussi. Tout un mois de salaire. Elle estimait que c'était un sacrifice qui en valait la peine.

Elle s'est plantée. En beauté. Le tribunal a refusé sa demande, arguant que le prénom Mathilde était un prénom féminin et non pas mixte, et qu'il fallait pour autoriser un tel changement un certificat sérieux d'un expert psychiatre sérieux ; la justice ne lésinait pas avec le sérieux.

Mathilde était allée en voir un, de psychiatre, pourtant. Et un expert. Le chef d'une équipe officielle sur les questions transsexuelles. Mathilde ne l'avait à vrai dire pas trouvé excessivement sérieux, mais il aurait sûrement fait l'affaire devant le tribunal.

L'ennui, c'était que le médecin avait refusé de lui délivrer un certificat, pour la simple et bonne raison qu'il ne la considérait pas comme transsexuelle.

Son argument était le suivant : Mathilde ne pouvait pas être une trans^s, puisqu'elle

